



LA BESTIOLE

Fabienne Jaureguiberry

summer programm

résidence d'été - école d'art de GrandAngoulême

summer programm

résidence d'été - école d'art de GrandAngoulême

interviews

Astrid Deroost

photographies

les artistes résidentes

et l'équipe de l'école d'art de GrandAngoulême

conception graphique

Vallie Desnouël

Ce catalogue, composé en caractère Barlow et tiré sur papier Cyclus, a été imprimé en novembre 2022, en France sur les presses de l'imprimerie Valantin à L'Isle d'Espagnac en Charente.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés à l'école d'art de GrandAngoulême pour tous pays.

Fabienne Jaureguiberry est l'une des trois lauréates du summer programm 2022, appel à candidature lancé par l'école d'art de GrandAngoulême. L'artiste a été accueillie au Labo de l'école d'art, site de Basseau, quartier d'Angoulême, pendant six semaines pour une résidence qui s'adresse aux jeunes diplômés des écoles supérieures d'art et de design de Nouvelle-Aquitaine.

Ce dispositif, né dans le cadre de la candidature au label Capitale française de la culture, est mis en œuvre au titre du nouveau projet de développement culturel de l'agglomération impulsé par **Gérard Desaphy**, vice-président en charge de la culture et coopération internationale. GrandAngoulême porte cette résidence, avec le soutien de la DRAC Nouvelle-Aquitaine, dans le but de soutenir la professionnalisation de jeunes diplômés et, d'une façon plus générale, de favoriser la culture sous toutes ses formes.

Ouvrir l'école d'art aux jeunes artistes en période estivale, proposer des ateliers de pratiques artistiques, provoquer des rencontres entre équipements et publics, constituent les objectifs de cette résidence.

Le regard des jeunes artistes offre aux habitants une nouvelle façon de regarder ce qui les entourent, les détails du quotidien. Ce que l'on perçoit comme «normal» devient ainsi terrain d'expérimentations.

Les réalisations, comme les recherches, permettent de prendre conscience et de questionner ensemble l'évidence. Comme des passeurs du sensible, les jeunes artistes se sont imprégnées de l'histoire du quartier, du paysage urbain et ont confronté leurs ressentis à leurs propres démarches artistiques.

Xavier Bonnefont

Président de GrandAngoulême

LA BESTIOLE

Au cours de votre résidence, vous avez donné vie à *La Bestiole*...

La Bestiole est un projet sculptural, installatif et performatif. Je voulais créer une sorte de mythe dans une réalité, dans un espace concret déjà existant, le quartier Basseau d'Angoulême, lieu de ma résidence d'artiste.

L'idée était d'introduire une nouvelle espèce - fictive mais physiquement présente - que les gens puissent rencontrer. Puis de regarder cette *Bestiole* évoluer (qu'est-ce qu'elle fait là ?), de raconter une histoire autour de cela. Et de faire en sorte que les habitants, confrontés à l'étrange créature, aient aussi une histoire avec elle. Le but étant de générer des rencontres et une expérience à vivre ensemble.

Sans l'intervention du public, sans un échange avec les habitants de Basseau, le projet n'aurait pas eu d'intérêt.

Mon travail d'atelier a constitué en la création du personnage - très théâtral - de *La Bestiole*, de son décor, de mon costume (masque, bras-trompes, buste, coiffures végétales, caleçon...). Costume qui devait me permettre de me désidentifier pour être quelque chose d'autre au moment de la performance.

Quelle est la genèse du projet ?

Dans le prolongement du rapport nature/culture et tradition que j'avais abordé lors de mes études, j'ai exploré les thématiques basées sur le rapport nature/culture et le sauvage, le domestiqué, sur le bouleversement, la mutation... J'avais d'abord envisagé d'intervenir sur l'île Marquet, au centre d'Angoulême, lieu hétérotopique* fermé au public pendant la période de nidification. Il aurait été intéressant d'y introduire une nouvelle espèce que les gens auraient découverte à (la saison de) la réouverture. Mais ensuite, créer *La Bestiole* à Basseau s'est révélé encore plus pertinent.

L'apparition performance
déambulation de *La Bestiole* dans le quartier
de Basseau, 40 min





"Rien ne me sépare de la merde qui m'entoure, rien, sauf le désir de croire que ce monde est une matière molle, que ce qui est vrai aujourd'hui peut avoir disparu demain, et qu'il n'est pas encore écrit que ce soit une mauvaise chose."

Virginie Despentes *Création d'un corps mécanique*
lecture performative au centre Pompidou, 2020

En quoi le quartier Basseau est-il exemplaire des mutations ? De la résistance, de l'espoir qui peuvent, selon vous, en résulter ?

Les mutations ne sont pas évolutives, elles surgissent, radicales, brutales, à l'image de l'histoire du quartier Basseau dont les bâtiments ont été construits, déconstruits, reconstruits, dont les habitants sont restés, partis, revenus... La terre de l'ancienne Poudrerie a aussi été bouleversée. Malgré la dépollution, elle est devenue aride, on trouve aujourd'hui, dans ce secteur, des plantes plutôt méditerranéennes. Tout dans le décor est chaotique : on voit d'anciennes routes, des friches couvertes de plantes, des choses qui ont été détruites et sur lesquelles autre chose renaît. Et tout est finalement très vivant.

Les habitants les plus anciens, qui ont connu toutes ces mutations, incarnent une forme de résistance. Lors de la performance que j'ai réalisée, *La Bestiole* apparaît dans les friches, dans d'anciens terrains vagues ou de moto-cross, elle vient aussi vers les gens, traverse un paysage qui a été bouleversé. Elle est une espèce en plus, mutante, qui pourtant émerge de ce chaos, elle est accentuée, horridique... complètement fictive et métaphorique.



La Source installation
bassin d'eau au charbon végétal, prothèses latex et plantes, moulages de plâtre

Pourquoi l'installation et la performance ?

Pour *La Bestiole*, il était évident que le travail ne pouvait pas être seulement illustratif ou photographique. Il fallait qu'il y ait une rencontre avec les gens d'où l'importance de la performance, sorte d'hétérotopie pour citer Michel Foucault, moment où l'on est dans une bulle, dans un autre espace-temps ouvert à tout.

Ma performance rejoint aussi des théories anthropologiques sur les rites communautaires : il y a ce moment spécifique où l'on vit, partage tous une expérience, où tout peut arriver. Quand à Basseau, *La Bestiole* arrive, on ne sait pas ce qui va advenir...

C'est évidemment, sous le costume, une performeuse ou un performeur mais ce qui se produit franchit tous les codes sociaux. Ce moment-là, pendant lequel tout est permis, est très intéressant, révélateur d'une vraie réalité de rapports sociaux. La performance est un temps de partage et d'imprévu où l'on crée une œuvre totale... du fait de créer ensemble. Pour l'installation (présentée dans le jardin de l'école d'art, lors de la restitution) et afin que *La Bestiole* n'y figure pas seule, j'ai ajouté d'autres espèces mutantes dans le décor : un bassin intrigant rempli d'eau noire (*La Bestiole* y boit, sont-ce des restes de poudre ? Une nouvelle source ?), un arbre habillé de membranes de latex (semblables à la texture de *La Bestiole*) qui aurait poussé là. Je voulais créer un petit univers fictionnel dans un espace réel qui parlerait de mutations, de nouvelles possibilités d'existence. De la même manière que dans les friches, on voit des ruines dont on imagine le passé, je voulais qu'on puisse recomposer une histoire avec des éléments créés de toute pièce. C'est très symbolique, sans explication ni orale, ni textuelle.

**Quels éléments avez-vous puisés au territoire ?
Comment l'avez-vous associé ?**

La visite du quartier Basseau par le Pays d'art et d'histoire m'a nourrie. J'ai pu comparer l'histoire du quartier (anciennement poudrerie, puis camp de travail, puis ghetto, puis quartier résidentiel...) racontée à partir d'archives, par quelqu'un d'extérieur avec ce qu'en disent les jeunes de mon âge.

Leurs parents ont vécu les différentes étapes, parfois violentes, comme la démolition de leur habitat pour faire place à d'autres bâtiments... L'histoire récente est encore très présente et transpire dans les lieux malgré les nouveaux bâtiments et les nouveaux habitants. Il y a aussi un écart net, social, entre les nouveaux et les anciens habitants, à raconter...

Malgré le peu de temps dont je disposais, j'ai fait beaucoup de balades, de cueillettes et peu à peu et j'ai noué des contacts avec des habitants, avec l'épicier, avec des jeunes... qui m'ont énormément apporté. Ils m'ont raconté leur vie à Basseau.

Dentelle sauvage
carotte sauvage cueillie à Basseau, tissée et séchée





En quoi ce quartier fait-il écho au chaos, aux mutations que vous évoquez ?

Par rapport au chaos... Pablo Servigne parle du phénomène très inspirant d'ensauvagement. Face à la destruction massive en général, on est là, on est encore là. Donc il faut trouver de nouvelles manières de vivre, de faire ensemble et pour cela, on s'ensauvage : on essaie de se reconnecter aux gens, à la nature. À Basseau, il a des tentatives de ré-ensauvagement (dans le sens d'aborder de nouvelles façons d'être ensemble) notamment social. On voit de plus en plus de gens qui se retrouvent, il y a la Maison des habitants, l'ARU (Association Régie Urbaine), il y a une démarche à la fois sociale et écologique de réinsertion, d'accueil, de partage d'événements de quartier. Il y a clairement une volonté d'avancer ensemble, une notion d'espoir. L'aspect négatif du sauvage doit être déconstruit, ce que je fais dans mon travail. Dans le rapport au sauvage, il y a un refus de la domination et de la pression sociale, les gens ne veulent plus être domestiqués... Il y a une sorte de liberté dans l'ensauvagement.

*Le vent sous les ongles
c'est tout un corps qui pousse*

*Il a plu il y a longtemps sur les terres noires
une boue sombre s'est engouffrée
dans les pores*

*de nouveaux sucs, de nouveaux lacs
arrivent*

*Les décombres fondus dans la masse
la mousse prend le dessus
De l'aride naît le vivace.*

*La croûte devient chair
le charbon gorge
une viande plastique.*

*Autour des eaux noires
les mues tombent
et les corps à nu
à vif
guérissent
se répandent
se répondent.*



Comment l'urgence a-t-elle agi sur votre processus de création ?

L'urgence a été très productive. J'avais énormément de travail avec des étapes très longues notamment pour la création du costume... je devais mouler mon corps, créer des sortes de prothèses, les réaliser en latex. Tout cela en glanant un maximum d'éléments sur le quartier. Être en action, faire et non théoriser. L'urgence m'a permis d'aller à l'essentiel et j'ai adoré travailler de 8h à 24h de manière aussi intense.





De quelles vertus ou intentions aviez-vous doté votre *Bestiole* ?

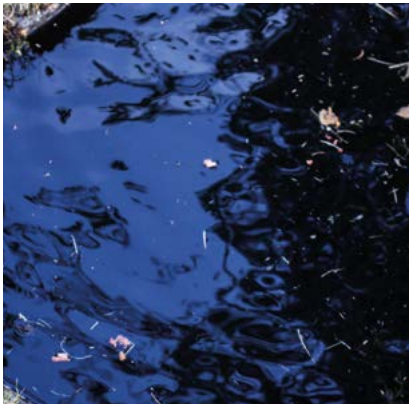
Je n'ai pas fabriqué une créature chatoyante. L'idée était de jouer (pour mon costume) avec le latex qui donne un peu une apparence de peau brûlée, un peu mortifère et de créer quelque chose de vivant à partir de cela.

Outre le fait de déambuler, *La Bestiole* pouvait aussi se nourrir. Les prolongements de mes bras étaient façonnés comme des trompes, reliées à ma bouche. J'étais donc une *Bestiole* à six pattes qui avait une démarche particulière, qui pouvait boire par ses mains-trompes et qui avait des réactions différentes de celles des humains.. J'ai voulu jouer sur l'apparence répulsive, sur l'étrangeté de *La Bestiole* puis la confronter à un public non averti. C'était une sorte de provocation visuelle et il y a eu du rejet... des réactions de surprises, des adultes ont été choqués. Des enfants sont partis en hurlant, d'autres m'ont lancé des pierres. D'autres encore se sont approchés, sont repartis... puis ils ont commencé à rigoler et à jouer.

Face à cela *La Bestiole* restait totalement impassible. Un petit a dit : « C'est la même bête qu'on a vue hier soir dans la forêt »... Les enfants se comportaient avec moi comme un humain se comporte avec un animal. Ils ne savaient pas comment réagir. C'était un moment - fort - de confrontation plus que de rencontre qui s'est transformé en apprivoisement.

On réagit ainsi face à la peur, à l'inconnu. On est d'abord dérangé par ce qu'on voit et qu'on refuse d'admettre puis on essaie d'analyser, de comprendre, de faire avec, de jouer avec... C'était un moment très pur, très beau et ils l'ont généré d'eux-mêmes.

La Bestiole prothèses
latex et plantes vivaces séchées, tuyaux





Quel regard portez-vous sur la réception de votre création ? A-t-elle fait sens ainsi que vous l’attendiez ?

Il y a eu deux moments différents, celui de la performance dans le quartier que j’ai décrit puis celui de la restitution, à l’école d’art, où le public était face à des écrans. J’ai joué sur le format téléphone et j’ai récolté toutes les vidéos faites sur *La Bestiole* y compris celles des habitants. J’en ai fait une compilation qui donne un côté très actuel à ma créature. Aujourd’hui tout le monde filme ce qui se passe dans la rue et partage sur les réseaux.

De plus, les vidéos racontent une nouvelle histoire, non plus seulement celle de *La Bestiole* mais celle de *La Bestiole* avec les habitants dans l’environnement de Basseau. Je suis vraiment satisfaite de la manière dont mon travail a été reçu, de ce qu’il a généré. Les meilleurs moments ont peut-être eu lieu à la fin de la restitution. Des enfants du quartier sont passés. Ils n’avaient jamais vu d’exposition, ils se sont reconnus dans la vidéo, ils ont rigolé... Des habitants dont certains avaient rencontré *La Bestiole* sont aussi venus, et c’est pour moi le clou du projet, ce qui lui donne le plus de sens. Ils ont regardé les vidéos, l’installation, la source, et m’ont encore questionnée sur l’existence de *La Bestiole*. Le mythe était là, le canular-mythe était là !



Boire à la Source
vidéo de la performance réalisée in situ



L'apparition rencontres et apprivoisements
montage de vidéos de téléphones prises sur le vif,
11 min





Que représente pour vous *La Bestiole* ?

C'est une création à part entière et je suis satisfaite car je voulais qu'elle soit finie, entière. *La Bestiole* a pris la place que je lui destinais, elle est inspirée de Basseau et elle y restera. Elle existe aussi sur les vidéos, sous la forme de l'édition faite autour de ce projet. C'est une étape dans le sens où *La Bestiole* va me permettre de réitérer ailleurs ce genre d'apparition, de confrontation, dans un rapport fiction/réel, de raconter de nouvelles histoires. C'est le début de quelque chose.

Cette résidence signe votre entrée dans la profession artistique ?

La résidence professionnalise, légitime vraiment, on nous prend au sérieux. C'est une ouverture à un vrai travail artistique personnel. On y vit des moments de création totale, très importants... qui demandent à être réitérés. J'espère que ce procédé de performance me permettra de produire de nouveaux échanges, de nouvelles rencontres avec le public. J'ai beaucoup apprécié de travailler avec mes proches en milieu rural ou à Basseau, parce qu'on est face avec un public peu averti qui n'a pas le même regard sur l'art, ni les mêmes interprétations. Le partage est encore plus puissant et l'expérience, plus incroyable. On n'est pas dans un espace d'art, ni dans une galerie, ni dans une salle d'exposition, on est dehors avec des gens qui n'ont pas forcément accès à l'art. C'est peut-être ce qui m'a manqué lorsque j'étais plus jeune et je trouve enthousiasmant de pouvoir le réaliser pour et avec d'autres, même en passant pour quelqu'un de très bizarre... La résidence a montré qu'en peu de temps, il est possible de faire tout cela, de le faire avec les habitants et je le referai. Cela donne de l'élan !

* Hétérotopie : Concept théorisé par Michel Foucault lors d'une conférence au Cercle d'études architecturales donnée en 1967, l'hétérotopie désigne la différenciation des espaces, souvent clos ou enclavés, caractérisés par une discontinuité avec ce qui les entoure. Le terme est forgé sur les racines grecques exprimant la différence ou l'altérité et le lieu, mais aussi sur le mot utopie. Si l'utopie offre un idéal « sans lieu réel », l'hétérotopie, elle, correspond à un lieu réel (Lévy et Lussault, 2013).
source <http://geoconfluences.ens-lyon.fr>
Géoconfluences est une publication en ligne à caractère scientifique pour le partage du savoir et pour la formation en géographie proposée depuis 2003 par la Direction générale de l'enseignement scolaire (Dgesco) et par l'École Normale Supérieure de Lyon (ENS de Lyon) au nom du Ministère de l'Éducation nationale.

** L'activité de la Société nationale des poudres et explosifs s'est étalée de 1826 à 2004.



PARCOURS



Vous êtes née en 1997 à Bayonne, vous avez grandi en milieu rural, quel a été votre cheminement vers l'art ?

J'ai grandi dans un petit village du Pays Basque et ma rencontre avec l'art a été très tardive. J'ai vu mes premières expositions lorsque j'ai suivi la classe préparatoire aux écoles supérieures d'art à Bayonne. Mon entourage familial, milieu artisanal, agricole, était assez réfractaire à la chose artistique.

J'étais censée faire sports-études et cela convenait à tout le monde, à moi également. Puis, un peu en cachette, j'ai tenté la prépa et j'ai été acceptée.

Quel est l'événement que vous considérez comme fondateur de votre élan artistique ?

Avant je dessinais dans mon coin, je copiais, je reproduisais. L'art me tentait beaucoup, j'avais l'envie de découvrir... Le fait d'être admise en prépa a constitué pour moi un énorme changement. J'avais tout à apprendre et je voulais tout apprendre !

Je buvais toutes les infos ! Dans cette classe prépa, on m'a vraiment donné la possibilité de me cultiver, de me nourrir, d'aborder des techniques, des disciplines différentes...

En 2021, vous avez obtenu un Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique, spécialité art, à l'école supérieure d'art d'Angoulême, pourquoi ce cursus ?

Pour suivre des études d'art dans une école pluridisciplinaire et en plus, l'EESI (École Européenne Supérieure de l'Image) est calée sur la bande dessinée. C'est un médium qui m'attirait particulièrement à ce moment-là. Pour le lieu, l'ambiance, l'accueil aussi. J'avais tenté d'autres écoles, j'avais le choix entre Bordeaux, Epinal, Montpellier... et j'ai opté pour Angoulême.



Quelles disciplines avez-vous explorées ?

J'ai d'abord foncé dans le domaine de la bande dessinée mais cette discipline artistique n'était pas vraiment faite pour moi. Je me suis orientée vers l'installation, la mise en espace...

et j'ai commencé à faire énormément de photo argentique sur des thématiques anthropologiques en rapport avec le monde rural, les rites et rituels agraires dans les Pyrénées, la période où on tue le cochon, les moments communautaires... Cela peut sembler un peu cliché de photographier les pratiques rurales, de mettre en scène des proches, mais mon intention est d'apporter sur leur monde un regard artistique et de montrer ce monde au milieu artistique.

C'est un travail d'immersion que j'ai aimé dès le départ et qui persiste dans mes pratiques : être au milieu d'un cercle de personnes qui agissent, vivent d'une certaine manière et qui ont un rapport éthique aux choses, au vivant, à la mort, à l'animal complètement différent de celui qui a cours dans notre milieu, en l'occurrence artistique...

Il y a un paradoxe éthique et ce rapport à la tradition, aux pratiques m'a toujours beaucoup intéressée. Raison pour laquelle pendant mon cursus à l'ÉESI, j'ai travaillé sur les thématiques de la communauté, du faire ensemble et du comment faire ensemble.

Lesquelles correspondent le mieux à vos intentions d'artiste ? À votre démarche ?

La photo, la vidéo et la performance. À l'ÉESI, j'ai pu intégrer Playground*, le workshop consacré à la performance. Cela a entraîné un gros changement dans mon travail et ce que j'ai appris, avec Virginie Yassef et Géraldine Longueville, continue de m'inspirer aujourd'hui... comme le montre le travail présenté à Angoulême. Ma démarche est vraiment anthropologique, basée sur l'immersion, la rencontre, l'approche des gens (en se faisant oublier), sur la neutralité dont on dit qu'elle n'existe pas. J'essaie d'avoir le recul nécessaire à la justesse... avec un rapport très esthétique à la création. Les images que je montre sont l'objet d'une esthétisation qui traduit mon envie de sublimer, de magnifier le réel dans le sens romantique du mot : rendre le terrible, beau.



Revendiquez-vous des influences, des références ?

Au fur et à mesure de mes créations, on m'a attribué le courant éco-féministe. Je n'arrive pas encore à me situer par rapport à cela mais je me retrouve beaucoup, pour l'art contemporain, dans le travail de Johanna Rocard, de l'Américano-cubaine Ana Mendieta, de la Serbe Marina Abramovich pour la performance... Parmi une somme de lectures, l'univers anthropologique de Tim Ingold m'a beaucoup inspirée, ainsi que les travaux de Donna Haraway, Pablo Servigne...

Quels sont vos projets immédiats et à plus long terme ?

Dans l'immédiat, je compte poursuivre le travail que j'ai commencé avec Emma Le Guennec, qui était aussi en résidence à Angoulême. Elle, un autre ami et moi-même avons créé à Toulouse, l'association artistique *Station Sauvage*. Elle sert à la fois de soutien au collectif, à la création de nos propres œuvres, et aux ateliers que nous proposons aux publics de tous âges et de tous niveaux. Avec des matériaux très accessibles, nous essayons de transmettre ce que nous avons appris à l'école d'art. J'ai aussi des projets de travaux et d'édition. Et si une nouvelle résidence s'offre à moi, j'aimerais refaire un travail performatif !

* À l'ÉESI, le workshop *Playground* propose d'explorer les pratiques performatives actuelles à travers la visite d'un festival et la rencontre d'une artiste invitée à mener un workshop avec les étudiants. Il s'agit de présenter la performance comme une pratique riche et activante, mettant en mouvement et de multiples façons l'écriture, la lecture, le document, le film, le chant, l'installation, la sculpture, la peinture, la danse ou l'architecture.



La première édition
du summer programm
portée par

Xavier Bonnefont

Président de GrandAngoulême

Gérard Desaphy

Vice Président en charge de la culture
et de la coopération internationale de GrandAngoulême,

a pu être réalisée grâce à
l'accompagnement de

l'équipe de l'école d'art de grandAngoulême

la designeuse invitée **Jeanne Pertriaux**

l'artiste invitée **Mai Li Bernard**

le **Grand Huit**

réseau des écoles supérieures d'art publiques
de la Nouvelle-Aquitaine.

Pour leur soutien
nous remercions

la DRAC Nouvelle-Aquitaine.



